

8. Un cas de proverbalisation en diachronie

Olof Eriksson

Linné universitetet

1. Introduction

Cette étude porte sur les aspects diachroniques du phénomène linguistique que nous proposons d'appeler *proverbalisation* (Eriksson 2008 ; 2010), que nous avons, dans des études antérieures, appelé *suppléance verbale* (Eriksson 1985 ; 2006 ; cf. : Moignet 1960 : *suppléance du verbe*) et qu'on nomme généralement en linguistique anglo-saxonne *verbal substitution* (voir en particulier Halliday et Hasan 1976). On a aussi emprunté le terme anglais pour l'appliquer au français : *substitution verbale* (Apothéloz 1995).

C'est le linguiste danois Louis Hjelmslev qui, dans un article publié en 1937, a lancé le terme de *proverbe* (1937 : 57) (ou de *pronom verbal* [*ibid.*] ; cf. pour le suédois Teleman *et al.* 1999a : 214 et 1999b : *pronominell verbfras* et Thorell 1977 : 76 : *pronominellt verb*) et qui en a souligné le caractère indispensable, au même titre – et au même degré – que le pronom, dans toute langue possédant la catégorie du verbe. Or, avant lui, en 1904 déjà, le linguiste suédois Adolf Noreen avait parlé de *proverba* dans le tome V de sa monumentale grammaire de la langue suédoise (1904–1912 : 67).

Nous ne nous occuperons pas ici des aspects théoriques de la proverbalisation. Nous l'avons fait de façon approfondie dans notre monographie de 1985. Disons seulement qu'elle est syntaxiquement plutôt que stylistiquement motivée, comme le montre déjà l'exemple (1). Il ne s'agit pas, comme le disent les Le Bidois dans le deuxième tome

Comment citer ce chapitre :

Eriksson, Olof, Un cas de proverbalisation en diachronie. In: Engwall, Gunnel & Fant, Lars (eds.) *Festival Romanistica. Contribuciones lingüísticas – Contributions linguistiques – Contributi linguistici – Contribuições linguísticas*. Stockholm Studies in Romance Languages. Stockholm: Stockholm University Press. 2015, pp. 160–174. DOI: <http://dx.doi.org/10.16993/bac.h>. License: CC-BY

de leur syntaxe, et comme le disent d'ailleurs la plupart des linguistes qui se sont exprimés en la matière, d'un procédé « qui s'explique par le désir de varier l'expression » (Le Bidois & Le Bidois 1971 : 289), mais d'un instrument de représentation syntaxique dans le domaine verbal, comme c'est le cas de la pronominalisation dans le domaine nominal. On constate, dans (1a), que le verbe répété (*frapper*) n'aurait pas la « faculté représentative » qui permet au verbe *faire* de se charger, dans la comparative, de la complémentation du verbe principal par trois adverbiaux exprimant successivement l'itération de l'action (*deux ou trois fois*), sa localisation (*sur la table*) et l'instrument avec lequel elle s'exécute (*avec son dé*) ; c'est un élément de simple reprise, non de représentation, d'où l'agrammaticalité de (1b) et de (1c) :

- (1a) Elle frappa deux ou trois fois sur la table avec son dé, comme *font* souvent les couturières (Georges Duhamel, *Confession de minuit*, Mercure de France, 1948 : 97)
- (1b) *'Elle frappa deux ou trois fois sur la table avec son dé, comme *frappent* souvent deux ou trois fois sur la table avec leur dé les couturières.'
- (1c) *'Elle frappa deux ou trois fois sur la table avec son dé, comme *frappent* souvent les couturières.'

Ce que nous nous proposons modestement de faire ici, c'est un survol de l'évolution en français d'un cas particulièrement intéressant de proverbalisation, à savoir la construction qu'on voit schématisée et exemplifiée dans (2) :

- (2a) X – V₁ – O₁ – Connecteur comparatif (CC) – X/Y – V₁ – O₂
- (2b) Ils (X) le (O₁) *trahaient* (V₁) *comme* (CC) on (X/Y) *traite* (V₁) un chien (O₂)

Il s'agit donc du cas où, dans une comparative, le verbe est identique à celui de la principale tout en ayant un objet différent de celui de la principale, cas qui présente une concurrence, dans la comparative, entre les trois procédés d'implication ('Ils le trahaient comme un chien'), de répétition ('Ils le trahaient comme on traite un chien') et de proverbalisation ('Ils le trahaient comme on /le/ fait d'un chien'). Pour une analyse des mécanismes de cette concurrence, nous renvoyons à Eriksson 1985 : 76–126. Pour une analyse de la proverbalisation en français médiéval, et avec des exemples de la construction « objective » tirés de l'ensemble de cette période, on se reportera en premier lieu à Ponchon 1994 : 251–341, mais aussi à Damourette et Pichon 1936 : 128–133 et à Moignet 1960 : 13–24, 107–124.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de la discussion des aspects théoriques de la construction « objective », discussion qui concerne surtout la question des raisons de l'introduction d'une préposition (*de*, *pour*, *avec*, *à*) entre proverbe et objet, celle de la généralisation subséquente de l'usage de la construction « prépositionnelle » et celle de la tendance actuelle à l'emploi exclusif, dans ce rôle, de la préposition *avec*, résultat, à notre avis, d'un processus de grammaticalisation de cette préposition (cf. Eriksson 2008).

2. Analyse diachronique

La première attestation du verbe *faire* en français se trouve dans les *Serments de Strasbourg* déjà et c'est justement en tant que proverbe – encore que dans une conditionnelle et non pas dans une comparative – qu'il y apparaît (1a). La même phrase illustre la concurrence que se font depuis toujours, en comparative, les procédés de répétition (*salvar*) et de proverbialisation. La traduction en français moderne donnée en (1b) est presque identique à celle donnée par Ferdinand Brunot (1966 : 144) :

(1a) [...] si *salvarei* eo cist meon fradre Karlo, et in aiudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra *salvar* dift, in o quid mi altresi *fazet*,...

(1b) 'je *soutiendrai* mon frère Charles de mon aide et en toute chose, comme on doit justement *le faire pour / soutenir* son frère, à condition qu'il *me soutienne à son tour / m'en fasse autant*'

Dès les plus anciens textes et jusqu'à la fin du Moyen Âge, c'est la construction « directe », sans intermédiaire prépositionnel, qui règne de façon absolue :

(2) Plus aimet il traïsun et murdrïe qu'il ne *fesist* trestut l'or de Galice
(*La Chanson de Roland* ; éd. Moignet, Bordas, 1969, v. 1476)

Ainsi, par exemple, dans l'ensemble des cinq livres de Chrétien de Troyes, on compte au total 17 exemples de la construction « objective », tous avec objet construit directement (3–6). Les exemples (5–6) font voir à quel degré, du temps de Chrétien, le statut du verbe *faire* en tant que proverbe était encore incertain, en (5) par l'inclusion dans la représentation de *faire* à la fois d'un objet direct et d'un objet indirect ('*le sert et lui témoigne beaucoup d'honneur*'), en (6) par l'antéposition de l'objet (*la soë*) et l'accord au féminin du proverbe avec cet objet (*faite*), effet, dans les deux cas, d'une confusion entre *faire* verbe

« plein » et l'auxiliaire qu'est en fonction proverbiale ce verbe ('pas plus qu'elle n'avait fait de la sienne') :

- (3) Fenice en mene, si s'en vont.
 Ne finent tant qu'en Grece sont
 O a grant joie le recevent
 Si com lor seignor *faire* devient (Chrétien, *Cligès*, éd. Méla et Collet, Le Livre de Poche, 1994, v. 6665-6668)
- (4) Jo te dirai : ce est ma lance.
 Dites vos, fait il, qu'an la lance
 Si con je *faz* mes javeloz ? (*Id.*, *Perceval*, éd. Méla, Le Livre de Poche, 1990, v. 191-193)
- (5) Et neïs la fille au seignor
 Le sert et porte grant honor,
 Comme on doit *faire* son boin hoste (*Id.*, *Yvain*, éd. Hult, Le Livre de Poche, 1993, v. 5407-5409)
- (6) Et il se couche tot a tret,
 Mes sa chemise pas ne tret
 Ne plus qu'ele ot la soë *faite* (*Id.*, *Lancelot*, éd. Méla, Le Livre de Poche, 1992, v. 1213-1215)

En ancien français, la constitution de l'objet, contrairement au français moderne, n'affecte pas le déclenchement de la proverbalisation. C'est ainsi qu'on trouve fréquemment l'objet direct en forme du cas oblique du pronom personnel (7-9), emploi impossible en français moderne (*cf.* l'anglais moderne : « You don't love me as much as I *do you* » ; *cf.* [9]) :

- (7) Or m'est il solaz et deliz
 De tes mançonges escouter,
 Q'ansin orroie je conter
 Un fableior com je *fais toi* (Chrétien, *Perceval*, éd. Méla, Le Livre de Poche, 1990, v. 8588-8591)
- (8) Mais ne regardoit mie mains
 La damoisele le vassal
 De bon huil et de cuer leal
 Qu'il *fesoit li* par contençon (*Id.*, *Erec et Enide*, éd. Fritz, Le Livre de Poche, 1992, 1494-1497)
- (9) – [...] mais je vos aim plus que vos ne *faciés mi*.
 – Avoi ! Fait Aucassins, bele douce amie, ce ne porroit estre que vos m'amissiés tant que je *faz vos* (*Aucassain et Nicolete*, éd. Roques, 1936 : XIV, v. 16-18)

Cette syntaxe est encore bien vivante aux XV^e et XVI^e siècles, en principale (10) aussi bien qu'en comparative (11) et elle s'étend également à l'objet indirect (12) :

(10) Il me salua ; si *feis* je *luy* (*Les Cent Nouvelles Nouvelles*, éd. Jourda, Gallimard [Pléiade], 1956 : 32)

(11) Je ne veulx point aussi nyer que, estant en ung lieu si privé et hors de tout soupçon, je ne l'aye baisé de meilleur cueur que je ne *faictz vous* (Marguerite de Navarre, *L'Heptaméron*, Gallimard [Pléiade], 1956 : 818)

(12) En mi la cort au vavator,
Cui Dex doint et joie et enor
Tant com il *fist moi* cele nuit,
Pendoit une table ;... (Chrétien, *Yvain*, éd. Roques, 1960, v. 209–212)

Au XVII^e siècle, certainement sous l'impulsion du débat que soulevaient à l'époque classique les questions de norme en matière de syntaxe, il y eut une réaction contre cet usage. Ce débat fit naître le sentiment qu'il était plus logique de placer le pronom, en fonction d'objet direct (13–14) ou indirect (15–16), sous sa forme atone devant *faire*. Tout logique qu'il était, cet usage ne semble pas avoir survécu au XVIII^e siècle ; on ne le trouve plus après 1800 :

(13) Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome *vous a fait* (Corneille ; cit. Moignet 1960 : 113)

(14) Il faut que j'éveille les autres et que je les tourmente comme on *m'a fait* (Molière ; cit. Livet 1896 : 320)

(15) Il ne vous auroit pas joué le tour qu'il *vous a fait* (*ibid.*)

(16) [...] mais ne vous avisez pas de lui serrer la main comme je *vous fais*, et de l'embrasser comme je vous embrasse (Louvet, *Les Amours du Chevalier de Faublas* [1787], Gallimard [Pléiade], 1966–1969 : t. II : 432)

Face à l'impossibilité de l'une et de l'autre de ces structures en français moderne, celui-ci se débrouille en faisant appel à l'intermédiaire d'une préposition entre proverbe et objet. Avec l'introduction de la préposition, il est redevenu possible, comme on l'avait fait jusqu'au XVI^e siècle, de faire suivre le proverbe de la forme tonique du pronom personnel, qui se voit assigner ainsi le rôle de régime de la préposition :

- (17) Si je m'autorise à les tromper, quel que soit le prétexte, je les encourage à la pareille : à me traiter comme j'ai *fait d'eux* (Vercors, *Les yeux et la lumière*, Minuit, 1948 : 82)
- (18) Quand elle aura eu son enfant tu t'occuperas de lui, tu l'élèveras comme tu as *fait pour moi* (Paul Vialar, *La Grande Meute*, Fayard, 1951 : 93)

En fonction d'objet indirect, la préposition est *pour* (19) ou *avec* (20), à l'exclusion de *à*, employée, elle, devant un objet substantival (21), en concurrence toutefois avec *pour* (22) et *avec* (23) :

- (19) Je criais à mon tour, comme l'avait *fait* Sarah *pour moi* : « Attention, veux-tu... » (Max Gallo, *Crépuscule*, Le Livre de Poche, 1981 : 287)
- (20) J'ai envie de *lui* dire comme Thérèse le *fait avec moi* : « Essuie-toi, va te laver les dents » (*Id.*, *L'Oiseau des origines*, Robert Laffont, 1974 : 25)
- (21) J'hésitais aussi à le [le sucre] *leur* présenter dans ma main ouverte, comme je l'avais lu que l'on *fait aux* chevaux (Jacques Borel, *L'Adoration*, Gallimard, 1965 : 108)
- (22) Elle répétait *à* Ann les noms comme on le *fait pour* les enfants auxquels on veut donner des repères (Max Gallo, *France*, Grasset, 1980 : 132)
- (23) Et, comme autrefois, quand vous parler m'intimidait trop, je *vous* écris. Comme je *faisais* aussi *avec* mon mari, dans les premiers temps (Henry de Montherlant, *Les Lépreuses*, Gallimard [Pléiade], 1959 : 1531)

Ce qui vaut pour ce cas spécial de la construction « objective » vaut aussi pour son développement général en français : de directe, la construction est devenue indirecte, prépositionnelle (pour les causes de ce développement, voir Moignet 1960 ; Pinchon 1972 ; Eriksson 1985). On a relevé de cette dernière des exemples isolés antérieurs à 1500 (*cf.* Moignet 1960 et Ponchon 1994). Or, si par genèse de la construction indirecte on entend une quelconque systématisation de son usage, il faut la dater de la première moitié du XVI^e siècle, où elle apparaît de façon récurrente dans l'œuvre de Rabelais. L'ensemble de ses cinq livres donne pour la construction « objective » 21 exemples, dont 7 avec objet construit indirectement (tous avec la préposition *de*) (24–26). L'exemple (26) est particulièrement intéressant parce qu'il

montre l'attitude vacillante de Rabelais à l'égard de l'emploi de la préposition ; il y change de construction d'une phrase à l'autre :

- (24) En icelle facon, saulva, après Dieu, ladicté Arche de periller, car il lui bailloit le bransle avecques les jambes, et du pied la tournait où il vouloit, comme on *faict du* gouvernail d'une navire (Rabelais, *Pantagruel* [1532], Garnier, 1965, I : 227)
- (25) Par Golfarin, nepveu de Mahon, si tu bouges d'ici, je te mettray au fond de mes chausses, comme on *faict d'*un suppositoire (*Ibid.* : 363)
- (26) [...] mais ilz ne sceurent si bien faire que le jarret ne luy en demourast comme il le tenoit, et le mangeoit très bien, comme vous *feriez d'*une saulcisse ; et quand on luy voulut oster l'os, il l'avalla comme un cormoran *feroit* un petit poisson (*Ibid.* : 236)

En dehors de l'œuvre de Rabelais, on ne trouve, au XVI^e siècle, que des exemples isolés de la nouvelle syntaxe (27–28). Par exemple, des 10 exemples de la construction « objective » relevés dans *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre, 2 seulement présentent une préposition (*de*) devant l'objet (27) :

- (27) Il me semble que c'est beaucoup mieux *faict d'*aymer une femme comme femme, que d'en ydolatrer plusieurs comme on *fait d'*une ymaige (M. de Navarre, *L'Heptaméron* [1558], Gallimard [Pléiade], 1956 : 793)
- (28) Aux bains, que les anciens prenoyent tous les jours avant le repas, et les prenoyent aussi ordinairement que nous *faisons de* l'eau à laver les mains, ils ne se lavoyent du commencement que les bras et les jambes (Montaigne, *Essais*, Gallimard [Pléiade], 1976 : 285–286)

En français classique, la construction directe domine toujours fortement. Les exemples du type illustré par (29–34) abondent chez les grands auteurs du XVII^e siècle (*cf.* Fournier & Fuchs 1999, pour l'usage de la proverbalisation en français classique) :

- (29) Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous *faites* la danse (Molière ; cit. Livet 1896, II : 320)
- (30) Je veux bien que vous me traitiez comme on *fait* les dieux (La Fontaine ; cit. Regnier 1892, I : 367)
- (31) Je te traiterois comme j'ai *fait* mon frère (Corneille ; cit. Marty-Laveaux 1868 : 419)

- (32) Dieu tolère le socinianisme, comme il *fait* les autres sectes (Bossuet ; cit. Quillacq 1903 : 411)
- (33) [...] on examina mon amusement comme on aurait *fait* une tragédie (Racine ; cit. *ibid.* : 412)
- (34) [...] on regarde une femme savante, comme on *fait* une belle arme (La Bruyère ; cit. *ibid.* : 412)

C'est seulement le dépouillement de textes rédigés dans un style moins soutenu, moins « littéraire », qui permet de relever, pour la période du français classique, des exemples de la nouvelle syntaxe. Par exemple, dans une lettre écrite en 1697 par Mme de Maintenon et adressée à l'Archevêque de Paris, elle s'exprime en ces termes :

- (35) Et, quand vous censurerés le livre [celui de Fénelon], ne le regardera-t-il [le duc de Beauvillier] pas comme il a *fait de* ceux de Mme de Guyon, dont il se desfit, dès que son Archevesque les eust deffendus (Maintenon, *Lettres*, IV : 150, éd. Marcel Langlois, Paris, Letouzey & Ané, 1935-1939)

Et dans la correspondance entre Mme de Maintenon et la Princesse Des Ursins, on trouve, sous la plume plus spontanée de cette dernière, plusieurs exemples dans le genre de ceux-ci :

- (36) Ceci doit vous persuader, madame, qu'au lieu d'oublier ma nation, je ressens vivement qu'on la veut avilir ; je l'aime comme une bonne mère *fait de* sa fille, qui ne la flatte pas dans ses défauts, et qui se complaît dans ses bonnes qualités (Des Ursins, *Lettres*, IV : 370 [année 1709], Paris, Bossange Frères, 1826)
- (37) Si le cardinal des Gindice parlait aussi bien français qu'il *fait de* sa langue naturelle, son esprit en brillerait encore davantage (*Ibid.* : 438 [année 1714])

Or, pour voir l'usage de la construction indirecte se généraliser tant soit peu, il faut attendre le milieu du XIX^e siècle, où des auteurs aussi différents que Nerval (38), Dumas père (39) et Sainte-Beuve (40) s'en servent régulièrement :

- (38) Il emplit de paille un grand sac qu'il sangla sur son cheval, et prit dans ses bras l'abbesse comme il eût *fait d'*un enfant (Nerval, *Le Marquis de Fayolle*, Gallimard [Pléiade], 1960 : 718)
- (39) Le brigadier se fit donc apporter un fagot et de la paille ; il bourra la cheminée comme il eût *fait d'*un mortier, et y mit le feu (Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, Gallimard [Pléiade], 1981 : 1194)

- (40) On conçoit que [...] ils en sachent un gré infini à leurs intrépides devanciers, et environnent leurs noms d'une sorte de consécration scientifique, comme les religions naissantes ont *fait pour* leurs précurseurs et leurs martyrs (Sainte-Beuve, *Premiers lundis*, Gallimard [Pléiade], 1966 : 277)

Et vers la fin du siècle, un auteur comme Guy de Maupassant ne semble pas connaître d'autre construction :

- (41) Une forte paysanne le saisit dans ses bras et l'emporta comme elle eût *fait d'*un petit enfant (Maupassant, *Une vie*, Le Livre de Poche, 1966 : 209-210)
- (42) [...] et à la sortie, lorsque le gars voulut recommencer, Simon lui jeta ces mots à la tête, comme il aurait *fait d'*une pierre : « Il s'appelle Philippe, mon papa. » (*Id.*, *Contes et nouvelles*, I, Gallimard [Pléiade], 1974-1979 : 79)

Le processus de généralisation a continué jusqu'à l'heure actuelle, où l'écrasante majorité des auteurs ne pratiquent plus que la construction indirecte. Or, ce processus n'est jamais allé jusqu'à éliminer tout à fait l'ancienne construction directe. Contrairement à ce qu'on dit parfois (*cf.* Fournier & Fuchs 1999), il y a eu tout au long du XX^e siècle des auteurs qui, cultivant l'archaïsme, n'ont pas adopté la nouvelle syntaxe et qui, pour des raisons contextuelles surtout, faisaient alterner les deux constructions, par exemple Proust, Gide, Mauriac, Duhamel (*cf.* Eriksson 2006 : 922). Plus près de nous, Michel Tournier (43-44), François Nourissier (45-46) et Jacques Borel (47-48) représentent cette attitude :

- (43) [...] elle prétendait vaquer à ses occupations intérieures en le portant agrippé à son flanc, comme *font* les guenons leur petit (Tournier, *Le Coq de bruyère*, Gallimard, 1978 : 100)
- (44) En somme, je fécondais cette terre comme j'aurais *fait* une épouse (*Id.*, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, Folio, 1975 : 229)
- (45) La terreur habite la maison comme *fait* l'eau l'étang (Nourissier, *Le Maître de maison*, Grasset, 1968 : 12)
- (46) Elle le traitait de plus en plus souvent comme les bien-portants *font* les déprimés, les mélancoliques (*Id.*, *L'Empire des nuages*, Grasset, 1981 : 105)
- (47) Ma grand-mère [...] a secoué longuement son parapluie, un peu comme on *fait* la salade dans son panier (Borel, *Le Retour*, Gallimard, 1970 : 156)

- (48) J'acceptai, bien que je me fusse toujours senti assez peu concerné par cette œuvre, étranger à ses problèmes, et qu'elle ne m'eût jamais marqué, comme elle *faisait* les gens de mon temps (*Id.*, *L'Adoration*, 1965 : 599)

Pour la question de la chronologie des quatre prépositions qui entrent en concurrence, il semble que *de* soit la plus ancienne. C'est d'elle, on l'a vu, que se sert Rabelais. L'unique exemple cité par Moignet (1960 : 118) pour montrer l'emploi de la préposition *à* en ancien français n'est pas très probant, parce que le verbe de la principale y est à la voix passive et que, par conséquent, il n'y a pas, à strictement parler, d'« objet direct » (49) (pour un autre exemple, plus probant, datant de la fin du XV^e siècle, voir Ponchon 1994 : 261). Pour notre part, nous en avons relevé quelques exemples dans l'*Histoire comique de Francion* de Charles Sorel, publié en 1623 (50). Elle se rencontre encore, bien que rarement, au XX^e siècle (51) :

- (49) Et quant ele fu trespassee, ele fu enterree, si hautement comme l'an doit *ferre à* si haute dame (*Mort Artu*, Appendice)
- (50) J'ay esté plusieurs fois voir des Courtisannes de cette ville que j'ay escroquées par plaisir, ainsi que j'avois accoustumé de *faire à* celle de France (Sorel, *Histoire comique de Francion*, Gallimard [Pléiade], 1958 : 521)
- (51) Leur maître, un jeune gentilhomme courteaud et rougeaud, ne cessait de les encourager de la voix et du geste, comme on *fait aux* chiens (Anatole France, *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, Calmann-Lévy, 1959 : 121)

Quant à la préposition *pour*, elle semble remonter au début du XVIII^e siècle. Nous en avons relevé quelques exemples dans les *Mémoires* de Saint-Simon (52). C'est pourtant le XX^e siècle qui en consacre l'usage et qui la voit atteindre une fréquence relativement élevée (53–54) :

- (52) La vérité est que les Electeurs évitèrent de le voir, comme ils *firent pour* M. de Chevreuse (Saint-Simon, *Mémoires*, Gallimard [Pléiade], II, 1948–1955 : 650)
- (53) – Vous auriez tenté de l'empoisonner comme vous l'auriez *fait*, paraît-il, *pour* votre première femme (Jean Hougron, *La Chambre*, Hachette, 1982 : 267)
- (54) C'est à peine si on le tenait à l'écart, comme on le *fait* d'ordinaire *pour* les bourreaux qui en prennent une importance quasi tragique (Françoise Mallet-Joris, *Trois âges de la nuit*, Grasset, 1968 : 319)

Avec, enfin, est la nouvelle venue des quatre prépositions. Nous en avons relevé un exemple isolé chez Rimbaud (55). Or, cet exemple mis à part, il faut attendre les années quarante pour la voir s'installer dans l'usage de façon permanente (56). Elle est en voie d'expansion (57–58), en conformité, peut-être, avec le développement général qu'on observe à l'heure actuelle dans l'usage prépositionnel du français, qui tend à réserver à *avec* le rôle d'une préposition à tout faire :

- (55) Il me jeta un bonjour sec, fronça le nez en jetant un coup d'œil sur mes souliers à cordons noirs, et s'en alla devant moi, les mains dans ses deux poches, ramenant en devant sa robe de chambre, comme *fait* l'abbé *** *avec* sa soutane, et modulant ainsi à mes regards sa partie inférieure (Rimbaud, *Œuvres diverses, Un cœur sous une soutane*, Gallimard [Pléiade], 1962 : 200)
- (56) Un homme volumineux s'approcha de Leïla, la prit par la taille et la souleva, très haut, comme on le *fait avec* les tout-petits (Elsa Triolet, *Le Monument*, Folio, 1976 : 40)
- (57) Il a d'abord poignardé l'amant [...] cependant que la femme hurlait, tentait de fuir. Puis il l'a égorgée, elle, comme on le *fait avec* les moutons (Michel del Castillo, *La Gloire de Dina*, Seuil, 1988 : 97)
- (58) Ils ne raffinent pas, ils exécutent sommairement d'une balle ou d'un coup de baïonnette, rapidement, mais selon un certain ordre, comme on *fait avec* les animaux à l'abattoir (Lucien Bodard, *La Vallée des roses*, Le Livre de Poche, 1982 : 321)

Cette expansion concerne en premier lieu la langue non-littéraire. Ainsi, sur Google, on trouve actuellement un nouveau développement très rapide : la fréquence de la préposition *avec* y dépasse de loin celle de *de*. C'est, nous semble-t-il, par un processus de grammaticalisation qu'elle y est arrivée (cf. Eriksson 2008). L'affaiblissement du lien transitif qu'elle opère entre proverbe et objet – plus important que celui des autres prépositions – a pour effet d'augmenter la capacité « représentative » du proverbe et de lui faire étendre, ainsi, la portée de sa représentation à des compléments adverbiaux du genre de ceux (en italique) que contient la comparative dans les exemples (59–61) ; de préposition à sens plein *avec* est devenue instrument syntaxique :

- (59) Chez Ndiaye on avait même installé l'ordinateur *dehors sur une chaise*, comme on le *fait avec* la télé
(62.210.218.174/~xof/spip/article.php3 ?id_article=40)

- (60) Les nazis ont déshumanisé les juifs, en les identifiant *par un numéro tatoué sur le bras*, comme on le *fait avec* les animaux
(www.sixmillion.org/Cadres/textfrancais.html)
- (61) On le suit par peur et par obligation, et non *par admiration et par amour* comme on le *fait avec* le leader
(pages.infinet.net/espoir3/le_dominateur_et_le_domine.htm)

De là, on en est venu à une situation où l'usage d'*avec* tend à se généraliser, comme en témoigne le recours à *avec* même en l'absence de compléments adverbiaux, avec une représentation se réduisant au seul verbe principal (en italique) :

- (62) En agissant ainsi, il vous *respectera* comme on le *fait avec* un vrai partenaire
(www.jeanpierrelauzier.com/client.html)
- (63) Tous commencent à *l'appeler* Nicole, comme on le *fait avec* une personne qui fait partie de la famille
(www.socialist-utopia.org/node/view/315)

Preuve particulièrement concluante de l'existence d'un tel processus de grammaticalisation, la préposition tend à rester *avec* même quand, dans le cas d'un objet prépositionnel, le verbe de la principale prend une préposition autre qu'*avec* (64–65) (d'autres exemples dans Eriksson 2008). Le même phénomène s'observe en ce qui concerne l'objet indirect (datif) (66–67). Chose remarquable, on constate qu'en anglais et en suédois, le même processus de grammaticalisation est en train de conférer aux prépositions *with* (68–69) et *med* (70–71) le rôle d'outils syntaxiques :

- (64) [...] j'ai commencé à fumer plus d'un paquet par jour, en me délectant *de* chaque cigarette comme on le *fait avec* du chocolat en ouvrant la tablette
(www.hi3.fr/dotclear/index.php?2006/06/18/98-tenue-d-eve)
- (65) Toujours laisser faire car c'est normal qu'elle veuille redevenir bébé, elle aimerait bien qu'on s'occupe *d'*elle comme on le *fait avec* sa petite sœur
(www.infobebes.com/html/bebe/sos-grande-soeur-jalouse,m-181865.aspx)
- (66) On ne dit pas « non » *à* un perroquet comme on le *fait avec* un chien
(www.csp-valleedesforts.com/fumepas.htm)

- (67) J'aurais dû *lui* donner les questions d'avance comme on le *fait avec* certains VIP
(www.gapali.be/gapali/20030913/25ans.html)
- (68) Try looking *at* things from a new point of view just as you *do with* your writing
(www.cameraontheroad.com/?p=244)
- (69) You have to work with your feelings first and make yourself feel as much *for* your disfavored child as you *do with* the favored one
(www.webmd.com/content/article/1/1700_50681)
- (70) Man måste våga prata *om* det, precis som man gör *med* nära-dödenupplevelser
(paranormal.se/topic/kundaliniskildring_elisabeth.html)
- (71) Man ska förhålla sig *till* drickandet som man gör *med* andningen, sömnen och blinkandet – låt kroppen sköta det
(strangnet.se/blog/index.php/sv?cat=79)

3. Remarque finale

L'évolution historique en français de la construction « objective » en comparative se caractérise par l'introduction d'une préposition entre proverbe et objet, puis par la généralisation de cet emploi, si bien que, de nos jours, on ne trouve l'ancienne construction directe, en littérature française, que chez une poignée d'auteurs qui se piquent de ne pas reculer devant les archaïsmes. Il s'agit d'une évolution lente, quoique ininterrompue et irréversible.

Le motif de l'insertion de la préposition semble résider dans le relâchement que celle-ci opère dans la transivité du proverbe, relâchement causé par le besoin qu'on a éprouvé de faire étendre la portée de la représentation de *faire* à l'ensemble du syntagme verbal de la principale. Par là, la préposition est devenue un outil grammatical, plus ou moins vidé de son contenu lexical, comme c'est le cas du proverbe lui-même. La comparative offre donc ici la scène d'une rencontre de deux éléments définis grammaticalement. En effet, c'est, selon nous, à partir de l'incompatibilité d'un élément à base lexicale avec un élément à base grammaticale qu'il faut expliquer le maintien de la préposition la plus récente, *avec* – plus ouverte à la grammaticalisation que ses concurrents prépositionnels – même quand le verbe de la principale se construit avec une autre préposition. La constatation du même phénomène en anglais et en suédois contribue encore, nous semble-t-il, à montrer le bien-fondé de cette conclusion.

Références

- Apothéloz, Denis. 1995. *Rôle et fonctionnement de l'anaphore dans la dynamique textuelle*. Genève : Droz.
- Brunot, Ferdinand. 1966 [1905]. *Histoire de la langue française des origines à nos jours. Vol. I : De l'époque latine à la Renaissance*. Paris : Armand Colin.
- Damourette, Jacques & Edouard Pichon. 1936. *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française. Vol. V*. Paris : D'Artrey.
- Eriksson, Olof. 1985. *La suppléance verbale en français moderne*. Göteborg : Acta Universitatis Gothoburgensis (Romanica Gothoburgensia XXV).
- Eriksson, Olof. 2006. « Un cas de suppléance verbale en français comme illustration d'une méthode d'analyse linguistique ». *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 84. 913–928. Publié aussi in : Lenoble-Pinson, Michèle & Christian Delcourt (dir.), *Le point sur la langue française. Hommage à André Goosse*. Bruxelles : Le Livre Timperman, 2006. 379–394.
- Eriksson, Olof. 2008. « A contrastive study of proverbalization ». *Languages in Contrast*, 8. 235–261.
- Eriksson, Olof. 2010. « Den så kallade *med*-frasen i kontrastiv belysning ». *Språk och stil*, 20. 50–81.
- Fournier, Nathalie & Catherine Fuchs. 1999. « L'évolution du statut de *faire* dans les comparatives en *comme* et la constitution du groupe verbal (XVII^e-XX^e siècles) ». *Verbum*, 21 : 3. 289–322.
- Halliday, Michael & Ruqaiya Hasan. 1976. *Cohesion in English*. London : Longman.
- Hjelmstev, Louis. 1937. « La nature du pronom ». (Sans dir.), *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacq. van Ginneken*. Paris : Klincksieck. 51–58.
- Le Bidois, Georges & Robert Le Bidois. 1971 [1938]. *Syntaxe du français moderne. Vol. II*. Paris : Picard.
- Livet, C.-L. 1896. *Lexique de la langue de Molière. Vol. II*. Paris : H. Welter.
- Marty-Laveaux, C. 1868. *Lexique de la langue de P. Corneille*. Paris : Hachette.
- Moignet, Gérard. 1960. « La suppléance du verbe en français ». *Le français moderne*, 28 : 1. 13–24 et 28 : 2. 107–124.
- Noreen, Adolf. 1904–1912. *Vårt språk. Nysvensk grammatik i utförlig framställning. Vol V*. Lund : Gleerup.
- Pinchon, Jacqueline. 1972. *Les pronoms adverbiaux en et y. Problèmes généraux de la représentation pronominale*. Genève : Droz.

- Ponchon, Thierry. 1994. *Le verbe faire en français médiéval*. Genève : Droz.
- Quillacq, J.-A. 1903. *La langue et la syntaxe de Bossuet*. Tours : Alfred Cattier.
- Regnier, Henri de, 1892. *Lexique de la langue de J. de La Fontaine*. Vol. I. Paris : Hachette.
- Teleman, Ulf, Staffan Hellberg & Erik Andersson. 1999a. *Svenska Akademiens grammatik*. Vol. I : *Inledning, Register*. Stockholm : Norstedts Ordbok.
- Teleman, Ulf, Staffan Hellberg & Erik Andersson. 1999b. *Svenska Akademiens grammatik*. Vol. II : *Ord*. Stockholm : Norstedts Ordbok.
- Thorell, Olof. 1977 [1973]. *Svensk grammatik*. Stockholm : Esselte.